CINQUIÈME ANNÉE. — N° 106 1er JUIN 1901 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

Que faut-il penser de la Cartomancie ?

CHEZ MADAME KAVILLE

Depuis bientôt cinq ans que nous voyageons ensemble, à la découverte, sur les terres quasi vierges du Merveilleux, nous avons dû souvent, devant l'invraisemblance apparente de certains faits observés, nous poser des questions bien saugrenues. Je ne crois pas que nous nous en soyons jamais posé une qui, au premier abord, soit plus absurde que celle-ci : « Y a-t-il du vrai dans la Cartomancie ? »

Même parmi les lecteurs assidus de l'*Echo* (habitués pourtant à dégager les parcelles de vérité qui se cachent d'ordinaire sous les croyances les plus superstitieuses), beaucoup, j'en ai peur, s'étonneront qu'on ose seulement — et sérieusement — esquisser un pareil point d'interrogation.



MADAME KAVILLE

Pour eux, le problème est résolu d'avance.

— On peut admettre, diront-ils, la Graphologie, la Chiromancie, voire l'Onéirocritie ! On comprend que l'écriture, que les lignes de la main, que les rêves d'un individu aient un certain rapport avec le caractère, avec les idées, avec les tendances, conscientes ou non, de cet individu, et que des esprits un peu intuitifs en déduisent quelques données générales sur la direction probable de sa vie. Mais la Cartomancie ! Quels rapports, même lointains, l'as de pique, le valet de carreau, le roi de cœur ou le neuf de trèfle peuvent-ils avoir avec la personne qui cherche à découvrir dans le hasard de leurs combinaisons des indices sur son propre avenir ? Aucun, absolument aucun. La Cartomancie est donc une pratique absurde en soi, indigne de toute attention scientifique, et bonne tout au plus à satisfaire la curiosité des entendements faibles !

Ainsi parleraient évidemment les gens de bon sens qui jugeraient *à priori*. Mais je ne sais pas si, après quelques expériences faites devant eux par un cartomancien expérimenté (j'entends par là un de ces savants, hommes ou femmes, qui ont longuement étudié les vieux grimoires et en ont confronté les enseignements avec les résultats de leur observation personnelle), ils persisteraient à soutenir avec la même assurance une opinion aussi catégorique.

J'en doute.

Et si j'en doute, c'est que je professais moi-même une opinion presque aussi intransigeante, et qu'après avoir consulté un de ces spécialistes du « petit » et du « grand jeu », j'ai dû, comme on dit, en rabattre.

Mon incrédulité ne s'est pas encore, à vrai dire, transformée en conviction absolue, mais elle est devenue une sorte de scepticisme plein de trouble qui n'est peut-être, après tout, que le prélude de la conviction.

C'est Mme Kaville qui est cause de cette virevolte intellectuelle. En fait de cartomancienne, je n'en avais guère rencontré qu'une, cette pauvre maman Siteaux, la *mère aux chats*, morte l'an dernier, qui m'eût dit des choses intéressantes. Les autres tireuses de cartes que j'avais consultées au cours de mes périgrinations chez les sorciers ou les diseurs de bonne aventure de la capitale, m'avaient débité des boniments si vulgaires, que mon incrédulité, un moment ébranlée par les étonnantes révélations de maman Siteaux, n'avait fait que s'en accroître.

Depuis que j'ai consulté Mme Kaville, j'ai l'impression très nette que si la plupart des cartomanciennes ou soi-disant telles sont des praticiennes trop souvent sujettes à caution, la Cartomancie, elle, est sinon une science (le mot est bien gros), du moins un procédé de divination parfois surprenant, dont il est, tout au moins, intéressant d'essayer d'analyser le mécanisme.

Mme Kaville, dont un lecteur m'avait donné l'adresse et qui ne me connaissait point, m'a d'abord « fait » les cartes comme au premier venu: Et j'étais si captivé par les choses qu'elle disait que je serais bien empêché de me rappeler en détail les diverses façons dont elle opère.

Pourtant, quelques indications. La cartomancienne s'est d'abord servie d'un jeu ordinaire (c'est, paraît-il, la méthode italienne: Elle s'applique à la prévision d'événements tout à fait prochains).

Mme Kaville a pris ensuite le jeu, dit de Mme Lenormand, qui renseigne non seulement sur l'avenir, mais sur le présent et le passé.

Puis elle a opéré successivement avec le petit *Etteila*, et les différents tarots, de Marseille, d'Egypte, de je ne sais plus où encore.

Le jeu battu, coupé par moi (de la main gauche), et les cartes tirées, divisées en paquets, étalées sur le tapis de la table, elle interprétait les symboles mythologiques des vignettes et les appliquait à ma personne...

Eh! bien, c'était tout simplement stupéfiant.

On eût dit que la cartomancienne connaissait mes habitudes, mes goûts, mes occupations, tous les incidents de ma vie, surtout mes *projets*. Elle me détaillait avec précision des affaires de famille dont elle ne pouvait avoir aucune notion, les diverses directions que j'avais eu l'intention de leur donner, les obstacles qu'elles ont rencontrés ou que je redoute, les personnes qui y sont mêlées...

A peine de temps en temps un peu de flou, un peu de vague.

Quand Mme Kaville eut épuisé la série de ses sept jeux, je fus bien obligé de reconnaître qu'il y avait dans la Cartomancie un fond de réalité. La cartomancienne ne m'avait pas donné seulement quelques détails vrais, perdus dans un fouillis de détails faux. Elle avait été exacte, avec continuité, suivant, du commencement à la fin, l'évolution de chacun des faits dont elle m'avait parlé.

L'expérience était suffisante pour mon édification personnelle. Mais je pensais que, pour mes lecteurs, il fallait quelque chose de plus — des preuves un peu moins individuelles.

— Mme de Thèbes, dis-je, a fait la démonstration, en quelque sorte *objective*, que la Chiromancie contient une part de certitude, par exemple, lorsqu'elle a annoncé publiquement, d'après les lignes de leurs mains, l'avenir de certaines personnalités notoires. On se souvient, pour n'en citer qu'une, de sa prédiction de la mort de Morès. La Cartomancie, à ma connaissance, n'a pas encore fait, de la part de vérité qu'elle peut recéler, cette démonstration *coram populo*. Ne pourriez-vous vous risquer à la faire ?

— Je la ferais bien volontiers, me répondit Mme Kaville; mais il faudrait, pour cela, que quelques célébrités daignassent me consulter et me permissent de publier leur nom.

— Cela n'est pas impossible; mais ne sauriez-vous, en dehors d'elles, interroger les cartes à leur sujet ?

— Il ne coûte rien d'essayer; mais vous comprendrez que le résultat est, dans ces conditions, bien plus douteux.

Avec une parfaite bonne grâce Mme Kaville se

prêta à l'expérience que je lui demandais. En voici le résultat. (Les mots en italiques désignent les vignettes dont les symboles sont les plus évidents.)

M. Waldeck-Rousseau

Détient encore le pouvoir, mais pas pour longtemps... Sa mort n'est pas à redouter pour le moment... C'est un homme qui mériterait presque la prison (*Barreaux de fer*). A moins que ces barreaux ne signifient qu'il est capable de faire disparaître les gens qui le gênent. Il finit riche, mais déshonoré. (*Des juges. Le Pactole.*)

M. Millerand

Un amour au cœur. A eu une liaison qui crie vengeance (*Achille traînant le corps d'Hector autour de Troie*). Et c'est une vengeance de femme (*Le serpent. — Pâris offre la pomme à Vénus et s'attire la haine de Junon*).

Un homme et une femme qu'il aide beaucoup lui rendront de grands services.

Dans l'avenir (*Phaéton conduisant le char du soleil*), il fera une grosse gaffe, malgré les conseils d'un ami (*Calchas*). Mais il est comme les chats, il retombera sur ses pattes. (*La Toison d'or* à côté de lui).

M. Baudin

Grande abondance autour de lui. Fera deux grands voyages l'an prochain. Un grand chagrin au cœur en pensant à une femme (*Jupiter qui se déguise en taureau pour enlever Europe*) (*Patrocle blessé au cœur*).

Le roi d'Espagne

De santé toujours délicate. De grandes brouilles, des haines autour de sa personne. Quelque chose de malsain en lui. Un grand danger à courir : on attentera à ses jours. Ne vivra pas vieux.

La reine Wilhelmine

Aura un enfant très vite. Un garçon. Bien des ennuis : sera très souffrante avant ou après ses couches, mais du fait de sa grossesse. Trois enfants coup sur coup.

Aime beaucoup sa famille, tout en étant un peu égoïste. Elle n'est pas simple; plutôt un peu distante. Un grand danger (*La boîte de Pandore*) pour elle et pour son mari. Un guet-apens, dans les trois ou quatre ans qui vont s'écouler.

Sarah Bernhardt

Encore des voyages à l'étranger. Beaucoup d'argent à ses pieds. Un nouveau mariage avec un homme blond. Un grand danger (*La boîte de Pandore*), une grave maladie, probablement de la moelle épinière, dans deux ans. Après quoi, elle ne pourra plus jouer.

Réjane

Une grande brouille pour elle, cette année. Elle fera, bien qu'elle soit une femme sensée, intelligente, de bon conseil — mais pour les autres surtout — une folie qui lui nuira beaucoup. Une maladie, l'an prochain. Situation magnifique (*Ganymède qui verse l'ambroisie aux dieux* à côté de *Jason à la conquête de la Toison d'or*). Très fêtée. Contentement par les enfants.

M. Paul Deschanel

N'a que des victoires autour de lui. Trois voyages cette année, dont un sur mer. Beaucoup de chance (*Les chevaux de Rhesus*). Position très haute, mais pas suprême. Ne sera pas président de la République. Pas de catastrophe dans sa vie.

On lui proposera une situation considérable à l'étranger, sans doute une ambassade. Ne l'acceptera pas, de son propre mouvement, et aussi sur les conseils de sa femme.

M. Loubet

Restera président pendant tout le septennat. Mais ne sera pas réélu. Peu estimable. Absence de franchise... Une maladie, à laquelle il échappe. Vivra longtemps, retiré et paisible, des revenus de sa fortune, bien ou mal acquise. Ecrira ses mémoires pendant sa retraite.

— Vous voyez, me dit Mme Kaville après m'avoir « fait » les cartes pour ces divers personnages, que cela *rend* peu, quand le consultant n'est pas directement en cause. Et vos lecteurs jugeraient fort mal la Cartomancie, s'ils la jugeaient sur ces amusettes.

Le moment était venu de poser la question que j'avais sur les lèvres depuis quelques instants déjà.

— Comment donc, demandai-je, vous expliquez-vous que les cartes, par leurs combinaisons, puissent faire pressentir l'avenir ?

— Vous m'en demandez trop. Je n'explique rien ; je constate. Je constate que les cartes répondent presque toujours avec exactitude quand le consultant consulte pour lui-même ; avec beaucoup moins d'exactitude, et même souvent avec erreur quand le consultant n'est pas lié d'intérêt ou de sentiment avec la personne ou mêlé intimement à la chose sur laquelle il interroge. C'est un fait. Je ne me charge point d'en découvrir la cause.

— Pourtant, fis-je, vous avez dû chercher une explication du phénomène ?

— Oui ; mais je ne l'ai pas trouvée. Les uns prétendent que des influences de l'au-delà guident la main du consultant quand il coupe le jeu et tire

les cartes. J'avoue que j'ai de la peine à le croire. D'autres supposent que les idées, symbolisées par les vignettes, influent par une sorte d'action mystérieuse sur le cerveau du consultant et le poussent inconsciemment à prendre celles des cartes dont les symboles coïncident avec son état d'âme. Cela me paraît plus inconcevable encore.

— Vous n'avez pas une opinion, à vous ?

— Non. J'ai observé pourtant que les vignettes opéraient sur moi par une sorte de suggestion, et que j'étais comme contrainte d'exprimer les pensées qu'elles m'inspiraient. Maintes fois, en parlant, je me suis dit à part moi : « Ce que tu contes là est invraisemblable ; c'est fou ; jamais cela n'arrivera ». Le consultant parti, j'avais envie de le rappeler. Chaque fois, la prédiction qui m'avait paru invraisemblable ou folle s'est réalisée. J'ai même constaté que plus les prédictions que m'inspirent les cartes s'imposent à mon cerveau avec insistance, plus elles sont près de la vérité. J'ai fini par prendre cette hantise spéciale comme criterium. Quand, pendant les consultations, je ne sens plus les idées s'imposer à moi, je m'arrête. C'est que je suis fatiguée ou que les cartes ne veulent plus rien dire.

— Il semble résulter de ces observations, remarquai-je, que la cartomancienne est une sorte de somnambule que les cartes hypnotisent. Les vignettes qu'elle interprète servent pour ainsi dire de tremplin à son imagination...

— Il doit y avoir de cela ! Mais, voyez-vous, je crois que nous nous heurtons là à l'inexplicable. Seulement — et c'est ce qu'il faut qu'on sache bien — l'inexplicable n'est pas l'irréel. S'il fallait douter de l'existence de tous les faits qu'on ne comprend point, nous nierions la moitié du monde. Il faut en prendre son parti. Au point de vue de la raison, il est impossible de justifier la Cartomancie. Au point de vue du fait, sa véracité, dans beaucoup de cas, est indéniable. La question qui se pose est celle-ci : vaut-il mieux croire à la raison qu'à l'expérience ?

Je ne sais si Mme Kaville, en parlant ainsi, posait bien le problème. Il me paraît, quant à moi, qu'il est tout autre. Et ce qu'il me semble intéressant de chercher, c'est une « théorie » plausible de la Cartomancie. Je convie ceux de mes lecteurs que cette recherche tenterait à me confier leur manière de voir...

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

∴ *Le secret de Ranavalo.*

La grande attraction du moment est Sa Majesté déchue Ranavalo, qui nous rend visite, escortée de Madame sa tante Rainasindrasana — ce qui signifie : « Madame sainte parmi ses aïeux », — de sa sœur Rasendranovo — « Espoir du bonheur » — et de sa petite nièce, Razafinandriamanitra. Cela se prononce très aisément, avec un peu d'exercice. *Ra*, madame ; *zafin*, petite fille ; *Andriamanitra*, du bon Dieu. Je ne suis pas peu fier, je l'avoue, d'entendre le malgache presque aussi bien que M. Jourdain entendait le turc. Je le dois, ainsi que les curieuses révélations ci-dessous, à un officier de mes amis qui a fait la campagne de 1895.

On causait de cette pauvre reine, réduite à vivre à Alger d'une pension si maigre qu'elle a dû renoncer au piano de location sur lequel, sans connaître d'ailleurs une note, elle jouait les airs de son pays, le mélancolique *Tsiriky*, le Chant malgache du 16e honneur, l'entraînante Marche de la Reine, que nous avons entendue à l'Exposition. On a prétendu qu'elle trouvait des consolations dans la bicyclette, mais c'est pure calomnie. Ranavalo juge ce sport peu convenable pour une femme ; en exprimant cette opinion à un journaliste, elle le priait de ne pas la répéter, de peur de peiner les Françaises, qui n'ont pas, sur ce point, les délicatesses malgaches. Elle s'ennuyait infiniment, sans autre désir que de voir Paris, la cité magique dont elle a dû rêver si souvent dans son Palais d'argent, Paris, d'où lui venaient tant de jolies choses, des chapeaux, des robes, des orgues de Barbarie, le grand cordon de la Légion d'honneur, d'un si beau rouge. C'est la couleur royale de là-bas. N'est-ce pas cruel d'avoir attendu quatre ans pour lui permettre d'y venir ? Pourquoi ? Quel danger à satisfaire ce désir d'enfant ? Elle aurait fait recette à l'Exposition et joui du succès de ses Malgaches. Mais nos gouvernants sont des pleutres en toutes choses...

Ainsi philosophait une jolie femme.

— Ce n'est pas un désir d'enfant, dit le commandant X. C'est plus que cela. Paris est *fady* pour elle, sachez-le.

— Ah !... Mais qu'est-ce que « fady » ?

— Fady, tabou... quelque chose de sacré, de prédestiné, qui doit porter bonheur. Il y a là-dessous une histoire de sorcier, une prédiction. Je puis vous la raconter, si cela vous intéresse.

Cela nous intéressait, les dames surtout, qui regardèrent l'officier avec la jolie mine curieuse et confiante

d'enfants à qui l'on va faire un conte. Et voici l'histoire du commandant. Je ne sais s'il a voulu, comme on dit, se « payer nos visages » ; il y en avait certainement de fort agréables, sur le nombre.

— « Le fait est que Ranavalo, bien que soi-disant convertie par les pasteurs, est extrêmement superstitieuse. Elle était restée fidèle en secret aux rites religieux de sa race. Je vous parle de 95. Par exemple, pour le Faudraona, la fameuse fête du Bain, la Reine et son entourage intime ne manquaient pas de s'y préparer par un cérémonial magique qui remonte aux anciens Rois antimerina. On égorge un coq rouge, on en recueille le sang dans une coupe, et on s'en marque le front, le creux de l'estomac et les principales articulations.

« Elle avait à sa cour un sorcier tanala. Les Tanala sont une tribu forestière de tout petits hommes, les plus grands ne dépassent pas 1 m. 20, qui se flattent de descendre d'un singe, le babakoto. On leur en donne le nom. Ils sont renommés pour leur art magique.

« Ce sorcier était près de Ranavalo lors de la prise de Tananarive. Ce fut lui qui empêcha la reine et son premier ministre de s'enfuir dans le Sud dès l'apparition de nos troupes, le 28 septembre, en leur persuadant qu'ils ne pouvaient éviter leur destinée. Il prédit à la Reine la déchéance et de cruelles épreuves.

« — Tu seras chassée de ta capitale, lui dit-il ; mais un jour tu visiteras celle de tes ennemis, et, à partir de ce jour, ton destin redeviendra bon. Tu savoureras bientôt la liqueur de la vengeance, en voyant tes vainqueurs combattre entre eux. Leur chef sera renversé. Et tu goûteras aussi une liqueur plus douce encore à ton âme, et qui te rendra très heureuse ; mais jamais tu ne remettras sur ton front la couronne de la Grande-Ile.

« Tels sont les termes qu'on m'a redits ; je les écrivis sur mon carnet. Le 30 septembre, consulté de nouveau, le sorcier répéta ses prédictions. La canonnade était engagée entre nos artilleurs et les batteries ennemies qui occupaient les trois collines dressées comme un rempart devant Tananarive, du côté nord.

« Le plus grand trouble régnait au Palais. Ranilaïarivony, résolu à une résistance désespérée, faisait placer des batteries de façon à balayer les rues à coups d'obus. Ratsimamanga, oncle de la Reine, qui était partisan de la fuite, dit au sorcier :

« — Et moi, babakoto, que m'arrivera-t-il ?

« — Tu seras fusillé dans un an, répondit le Tanala.

« — Prends garde que je ne te fasse mourir plus tôt, s'écria le Prince, furieux.

« — Moi, je dois mourir aujourd'hui même, dit le sorcier.

« Il s'inclina devant la Reine et sortit. A peine était-il dans la cour qu'un obus à la mélinite, le premier lancé par nous, y tombait avec un fracas épouvantable, mettait le sorcier en pièces, tuant une vingtaine de personnes en même temps, et enveloppait de fumée les appartements privés de la Reine, qui, criant de peur, fit hisser le drapeau blanc.

« Vous savez que Ratsimamanga a été réellement fusillé un an après, en 96. Voilà donc deux points de la prédiction accomplis. Si les autres se réalisent, dans peu de temps Ranavalo nous verra échanger des gourmades fraternelles et savourera la liqueur de vengeance. Le sieur Loubet dégringolera du trône, ce qui ne fera pas sangloter les braves gens.

— Mais l'autre liqueur beaucoup plus douce? s'écria une jeune femme. Et l'expression d'intérêt s'accrut sur tous les visages féminins.

— Eh bien, je pense que c'est une chose d'ordre plus intime. Vous savez que la Reine était veuve. Elle avait pour époux son premier ministre Rainilaïarivony, qui n'était pas mal, d'ailleurs, mais un vieux bonhomme. C'était l'usage, là-bas, que le premier ministre fût l'époux de la Reine. Lorsque le général Duchesne nomma premier ministre Ranizimbazafy, Ranavalo fut consternée : il était encore plus laid que l'autre, très gros, traînant la patte. Le général ne comprenait pas pourquoi elle faisait si piteuse mine. Enfin, elle s'expliqua et Duchesne promit la séparation de corps.

Maintenant, la Reine a peut-être pris plaisir à la conversation de tel ou tel de ses courtisans ; il y avait entr'autres un garçon assez gentil qui avait fait son éducation en France et même passé par Saint-Cyr, je crois. Mais enfin, il semble que son cœur n'a pas encore sérieusement parlé. Elle touche à la quarantaine ; c'est le beau moment, dit le commandant, en regardant d'un air agréable la maîtresse du logis, aimable personne de cinquante ans à peine, qui prit un air un peu sévère, puis sourit.

George Malet

Je reçois un peu tard une lettre très intéressante du commandant X... que j'avais interviewé par écrit, sur le Merveilleux à Madagascar. Ce sera pour le prochain numéro.

L'ÉCRITURE ET LA MAIN COMPARÉES

M. LUCIEN GUITRY

*Les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux *se souviennent peut-être de la tentative que j'ai faite cet hiver, dans laquelle j'ai essayé de comparer la Chiromancie et la Graphologie.*

A mon avis, des liens étroits unissent ces deux sciences qui se complètent l'une par l'autre. — N'est-il pas vraisemblable, en effet, qu'il y ait une analogie réelle entre ce geste qu'est l'écriture et la main qui produit ce geste?

D'ailleurs, j'ai l'intention de prouver l'exactitude de mon opinion par une série d'exemples qui seront publiés ici. — C'est par l'écriture de **M.** *Lucien Guitry que je vais commencer.*

Après en avoir expliqué les signes le plus clairement possible, après avoir montré tout ce que la graphologie nous révèle du tempérament et des aptitudes du scripteur, je m'occuperai, dans le prochain numéro, de l'examen chiromancique des mains de M. Guitry.

J'espère pouvoir mettre ces mains sous les yeux de nos lecteurs et ils verront si les formes et les lignes donnent dans leur ensemble les mêmes résultats que l'étude de l'écriture.

Tu me demandes qui ?
Mais c'est Anatole France
c'est Auguste Rodin,
c'est Claude Monet
Je ne crois pas qu'il y
ait des gloires plus pures
parmi les Artistes de notre
temps. Et quels Hommes,
ceux-là ! à toi

Lucien Guitry

* * *

L'intelligence rapide et ouverte, d'assimilation spontanée, apparaît dans les lettres souples, liées toutes

entre elles sans aucune cassure de plume. Le sens artistique, l'amour de la beauté se traduisent dans l harmonieuse proportion des caractères et dans l'élégance simple, dépourvue d'effort; des majuscules, qui affectent des formes typographiques. La clarté qui circule entre les lignes, l'absence de tout trait inutile, de fioritures encombrantes, indique un jugement artistique très précis en lequel on peut avoir toute confiance. Et si, pour parler encore des aptitudes intellectuelles, je considère la signature, je découvre en elle un signe spécial que les graphologues de jadis attribuaient aux comédiens de grand talent dont l'adaptation à tous les rôles était très aisée. Ce signe est la liaison qui unit étroitement les deux noms de la signature.

L'inclinaison régulière des mots, les **n** *ressemblant à des* **u** *évoquent la bienveillance naturelle, l'indulgence facile, venue surtout d'une certaine paresse rêveuse, jugeant inutile de faire une dépense de force pour des questions considérées comme peu importantes, dépourvues d'intérêt. Mais à côté de l'inclinaison des lettres, les barres des* **t**, *très énergiques, très cassantes, nous montrent un esprit ferme dont les forces volontaires sont équilibrées, audacieuses, décidées, persévérantes. Et même, en considérant de près les points qui surmontent les* **i**, *en examinant les pleins des boucles, nous acquerrons la certitude que ce sympathique, en apparence très doux, est un combatif qui tient à ses idées et qui peut même avoir, parfois, de violentes colères d'indignation. Les lettres majuscules un peu surélevées nous démontrent quelques tendances à la fierté orgueilleuse, fierté basée sur le sentiment de sa valeur, et aussi pas mal d'ambition. Si, pour terminer, je considère l'ensemble des lettres, dépourvu d'angulosité, je peux affirmer que les relations amicales de M. Guitry sont agréables, que ses affections sont solides. Mais la sensualité capricieuse éclate dans l'épaisseur de certains traits; elle a remplacé le sentimentalisme natif qui sommeille encore en cette âme et elle a fait de lui un inconstant, un éclectique plutôt, dans les attirances amoureuses. Et la fidélité doit lui être bien difficile!...*

Je me hâte d'ajouter que la loyauté est une dominante de toute l'écriture et que les subterfuges répugnent à cette nature droite, se laissant entraîner par ses désirs, peut-être, mais incapable d'enguirlander la vérité à la femme qui ne plaît plus.

(A suivre) FRAYA.

LES GRANDS VISIONNAIRES

Edgar Poe

Il devait arriver, — tant les contrastes sont parfois absolus dans la nature et dans l'histoire, — qu'une société de démocratie, et, disons le mot, d'égoïsme comme les Etats-Unis, enfantât, à un moment donné, un génie tel qu'Edgar Poe.

Ce fut, en effet, l'esprit aristocratique par excellence dans un monde sans poésie, l'idéaliste de race à côté du mercantilisme à outrance, et le visionnaire d'un art spécial qu'il créa de toutes pièces, malgré l'indifférence de ses contemporains; et il semble réellement étrange et presque invraisemblable qu'entre l'homme et le milieu, il y ait eu une différence aussi considérable.

Mais cette différence fit souffrir l'homme d'une façon atroce, et fit que les compatriotes d'un tel génie ne l'ont pas compris, et, même, l'ont diffamé.

Vie de lutte, de dégoût, de souffrance morale, d'ivrognerie *voulue*, et de mortelle mélancolie.

Déjà, sur sa naissance, plane l'ombre de la fatalité.

Il naquit à Baltimore, le 4 janvier 1809, de David Poe, descendant d'une famille des plus honorables, et d'Elisabeth Arnold, comédienne célèbre par sa beauté, mais tous deux phtisiques, et qui moururent jeunes, laissant cet enfant, aux portes de la Vie, dans l'abandon et la misère.

Il fut recueilli par un riche négociant de Baltimore, John Allan, qui lui fit donner une instruction et une éducation distinguées; il commença ses études en Angleterre, pour les finir en Amérique, et montra tout de suite une indépendance de caractère qui fit que, nulle part, il ne put se fixer: tour à tour étudiant, bureaucrate, soldat, et enfin poète et littérateur de premier ordre. Mais quelle existence mélangée d'excès! Et quelles visions de choses extraordinaires que nul écrivain, nul penseur, nul songeur n'avaient réalisées avant lui!

C'est le visionnaire de la peur.

Barbey d'Aurevilly l'a peint nettement dans ce jugement définitif: « Depuis Pascal, peut-être, il n'y eut jamais de génie plus épouvanté, plus livré aux affres de l'effroi et à ses mortelles agonies que le génie *panique* d'Edgar Poe! »

Cependant, il aima passionnément, et fut aimé de même. Il avait épousé sa cousine, Virginie Clemm, et leur union fut belle, malgré les ennuis d'argent, et leur vie en commun admirable. Mais cette union dura peu: et c'est désormais la mère de Virginie, Maria Clemm, qui, comme une mère « qui lui était plus chère que celle qu'il avait connue, de tout un infini », veilla sur les jours sombres et moroses du poète désemparé.

Mais déjà, et plus encore maintenant, pour fixer et pour exciter ses rêves, comme d'autres fument de l'opium ou mangent du haschish, il buvait de l'alcool; et c'est dans l'ivresse de l'alcool, hélas! qu'il puisa apparemment ses plus étranges et ses plus bizarres fantaisies...

Il est certain qu'il était attiré, d'une façon fatale, vers ce funeste penchant ; mais, en s'y livrant, il voulait reprendre le fil interrompu de rêves impossibles ; et c'est surtout avant ses plus âpres et ses plus tourmentées compositions que, fiévreusement et coup sur coup, il s'enivrait ; ce n'était donc point par goût, puisque c'est lui-même qui a écrit cette phrase effrayante qui dénote bien, pour cette passion, ses terreurs et son angoisse : « Quelle maladie est comparable à l'alcool ! »

Quoi qu'il en soit, c'est bien là qu'il cherchait tous les effets du fantastique, et élaborait tous les effets de la peur : vision suraiguë d'incroyables cauchemars. « Il en a, dit Arvède Barine, d'un raffinement barbare ; il en a d'oppressants et d'aigus, de fous, de surnaturels, et tous, dans tous les genres, sont insurpassables. »

Aucun esprit, d'ailleurs, n'était plus apte à poser un sujet *merveilleux*, à en montrer, tout de suite, les aperçus étranges, pour arriver à l'effet produit qui, toujours, était intense et extraordinaire ; on ne peut lire, en effet, jusqu'au bout et sans frissonner, des contes tels que ceux-ci, qui, pleins de fantasmagorie, se dénouent pourtant par une admirable logique : *Le Scarabée d'or*, *l'Assassinat de la rue Morgue*, *le Chat noir*, *le Puits et le Pendule*, *Ligeia*, *Morella*, *le Démon de la Perversité* et surtout *les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, avec ce vaisseau perdu, dont les matelots affamés rencontrent, dans l'effroi et le désespoir, cet autre vaisseau plein de cadavres, voguant à l'aventure sur la solitude infinie de la mer...

C'est qu'Edgar Poe vivait dans le fantastique — grâce à ses ivresses d'alcool — comme d'autres dans le réel. Mais il s'éleva parfois, en dehors de ses contes où la peur domine, au summum de la mélancolie poétique, comme dans le *Corbeau*, ou à la hauteur sublime des grandes Idées, comme dans *Eureka*. Ce livre cosmogonique, d'une hypothèse grandiose, quoique discutable, était, du reste, le plus cher de ses ouvrages, ainsi qu'on peut en juger par cette préface à la fois amère et enthousiaste : « A ceux-là, si rares, qui m'aiment et que j'aime ; — à ceux qui sentent plutôt qu'à ceux qui pensent ; — aux rêveurs et à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves, comme dans les seules réalités, — j'offre ce Livre de Vérités, non pas spécialement pour son caractère Véridique, mais à cause de la Beauté qui abonde dans sa Vérité, et qui confirme son caractère Véridique. A ceux-là, je présente cette composition, simplement comme un objet d'art, — disons comme un Roman, ou si ma prétention n'est pas jugée trop haute, comme un Poème. *Ce que j'avance ici est vrai*; — donc, cela ne peut pas mourir; — ou si, par quelque accident, cela se trouve aujourd'hui écrasé au point de mourir, cela *ressuscitera dans la Vie Eternelle.* »

Et dans cette œuvre aride comme un livre de Science, et abondante, en effet, comme un Poème, il ne tend à rien moins qu'à prouver cette proposition générale : *Dans l'Unité originelle de l'Etre Premier est contenue la Cause Secondaire de Tous les Etres, ainsi que le Germe de leur inévitable Destruction.*

Edgar Poe, surmené par un tel genre de vie et par de telles œuvres, devait fatalement mourir jeune, et sa mort est effroyable. On le trouva un matin, non loin d'une taverne où il s'était livré à sa fatale passion, étendu dans la rue, en proie à une crise terrible de *delirium tremens*. On le porta à l'hôpital où il mourut quelques jours après, le 7 octobre 1847, à l'âge de trente-sept ans.

Il était venu ainsi s'éteindre à Baltimore, la ville où il était né.

Il est difficile, en raison de sa complexité et de l'étrangeté de ses œuvres, de juger, de façon complète, ce génie spécial et cet étrange visionnaire. Beaudelaire, son incomparable traducteur, a dit de lui : « Aucun homme n'a raconté avec plus de magie les *exceptions* de la vie humaine et de la nature ; — les ardeurs de curiosité de la convalescence ; — les fins de saisons chargées de splendeurs énervantes, les temps chauds, humides et brumeux, où le vent du sud amollit et détend les nerfs comme les cordes d'un instrument, où les yeux se remplissent de larmes qui ne viennent pas du cœur ; — l'hallucination, laissant d'abord place au doute, bientôt convaincue et raisonneuse comme un livre ; — l'absurde s'installant dans l'intelligence et la gouvernant avec une épouvantable logique ; — l'hystérie usurpant la place de la volonté, la contradiction établie entre les nerfs et l'esprit et l'homme désaccordé au point d'exprimer la douleur par le rire. — Il analyse ce qu'il y a de plus fugitif, il soupèse l'impondérable et décrit, avec cette manière minutieuse et scientifique dont les effets sont terribles, tout cet imaginaire qui flotte autour de l'homme nerveux et le conduit à mal. »

Voilà, succinctement, un simple aperçu de l'œuvre étrange, attirante et singulièrement visionnaire d'Edgar Poe.

Victor Hugo avait dit à Beaudelaire lui-même, après avoir lu les *Fleurs du Mal* : « Vous avez créé un frisson nouveau ! »

N'était-ce pas d'abord et surtout à Edgar Poe qu'on aurait pu le dire ?

EMILE MARIOTTE.

UNE EXTATIQUE

—

Madeleine

Samedi dernier, à l'hôtel des Sociétés savantes et sous les auspices du comité de l'Institut psychologique international, le docteur Pierre Janet parlait, devant un public des plus choisis, des observations qu'il avait eu l'occasion de faire à la Salpêtrière sur un sujet présentant à un degré absolument extraordinaire le phénomène de l'extase.

Madeleine — c'est sous ce pseudonyme que le docteur Janet désigne la malade — est actuellement âgée de quarante-six ans. Après avoir séjourné pendant dix-huit mois dans divers hôpitaux de Paris où on la considérait uniquement comme une incurable, elle entra en 1895 dans le service du docteur Rémond, à la Salpêtrière, qui comprit de suite l'état moral très intéressant de Madeleine et prévint son ami le docteur Janet. Ce sont donc deux médecins éminents, deux hommes de science, par conséquent deux sceptiques — et le fait doit être noté — qui mirent avec une grande discrétion cette malade en observation.

Madeleine, en effet, méritait plus que de la pitié, mais des égards, car loin d'être une aliénée, c'était une femme raisonnable, très intelligente, s'exprimant et écrivant avec la plus grande pureté d'expression.

L'air très doux, très bon, elle aurait été assez avenante sans une infirmité fort curieuse — point de départ de toutes les études — l'extension absolument complète des deux pieds sans déformation aucune. « Représentez-vous, nous dit le conférencier, une danseuse de l'Opéra marchant sur l'extrémité des orteils, avec cette différence que Madeleine n'a que cette manière de se mouvoir à sa disposition. » Et d'intéressantes projections viennent à l'appui des dires du docteur Janet.

Donc, un point est établi : à son entrée à la Salpêtrière, Madeleine marche sur les orteils et uniquement sur les orteils, sans que la structure des os soit anormale. Le docteur Janet, après de longues observations et des conversations plus longues encore, arrive à découvrir, d'abord que Madeleine n'est point une hystérique, ensuite que l'extension des pieds provient uniquement d'un sentiment qu'on peut appeler : d'élévation.

Nous sommes alors en plein sujet et le conférencier, après avoir cité d'innombrables faits d'extase mystique, nous montre que Madeleine présente absolument les mêmes symptômes.

Deux sentiments la dominent : le sentiment d'élévation — comme nous venons de voir — et le sentiment de la Croix.

Le premier s'explique de la façon la plus naturelle étant donné que nous avons affaire à une extatique mystique. Son esprit, continuellement tourné vers Dieu, vers un ciel quasi matériel siégeant dans les sphères éthérées se trouve en quelque sorte influencé et vise toujours à un plus haut.

Mais l'intéressant de la chose c'est que ce sentiment d'élévation n'est point seulement moral, c'est-à-dire ne pousse pas le sujet uniquement à des actions morales, hautes entre toutes, visant la perfection, mais encore est nettement physique puisque les pieds de Madeleine sont tendus, ce qui naturellement la surélève et la rapproche de ce je ne sais quoi qu'elle voit en son rêve merveilleux et qu'elle voudrait atteindre. Pour bien me faire comprendre, je cite l'expression propre de Madeleine pour expliquer cet état : « Je sens quelque chose qui m'attire en haut. » Ce mot est typique et donne l'impression exacte de ce que le Dr Janet appelle le sentiment d'élévation.

Du sentiment de la Croix, nous dirons peu de chose, car il nous semble la conséquence logique de cet état de mysticisme particulier de la malade. « Madeleine, nous dit le conférencier, ne pense qu'à la Croix, ne voit que la Croix. Il lui faut toujours sur elle l'instrument de supplice du Christ et dans la crainte terrible de s'en trouver un jour dépourvue elle s'appliqua en cachette une croix de fer rougie au feu sur la poitrine, ce qui, bien entendu, la marqua d'une façon indélébile. »

Le Dr Janet nous cite alors un fait extrêmement curieux, dont il acquit la certitude au prix d'efforts inouïs.

A certaines époques, tout à fait irrégulièrement du reste, on voyait se former sur les pieds, les mains et le flanc de Madeleine, de petites pustules oblongues qui saignaient quelques jours puis se cicatrisaient.

Le Dr Janet, désireux de convaincre les incrédules, nous montre alors plusieurs photographies des pieds du sujet, de ses mains et de son flanc : les stigmates sont exactement aux endroits même où les clous qui maintinrent le Christ sur la Croix furent enfoncés. Le coup de lance du flanc est rigoureusement à la place que l'histoire a consacrée.

Interrogée sur ce cas absolument extraordinaire, Madeleine répondit qu'elle ne souffrait aucunement de ces blessures et qu'elles avaient coutume de se produire à l'époque des grandes fêtes religieuses.

Le Dr Janet, sans douter de la bonne foi du sujet, voulut néanmoins écarter toutes les chances de supercherie. Après de longues tentatives il fit fabriquer une sorte de botte avec dessus vitré permettant d'observer le phénomène. Il introduisit le pied de Madeleine dans cet instrument apposa son cachet sur la charnière et... attendit. Les mêmes stigmates reparurent sans qu'il soit possible d'accuser le sujet de les avoir provoqués.

Le Dr Janet voit son scepticisme s'évanouir sur ce point. Enfin !

Et pour terminer, le conférencier nous dépeint alors une crise d'extase de Madeleine, tout à fait singulière. « La particularité de l'extase, dit-il, est l'immobilité absolue ». Or, Madeleine, dans cet état qui dure depuis une heure jusqu'à un jour entier, est susceptible de toute sorte de mouvements. Elle marche, s'assied, etc., pendant que son visage garde une expression merveilleusement ravie. Cet état de bonheur est la caractéristique de ses crises extatiques et quand Madeleine est revenue à l'état normal, elle raconte combien elle a été heureuse, combien beaux étaient les lieux qu'elle a vus, combien bons en étaient les habitants : elle possède le bonheur le plus parfait, le plus inouï... à faire envie.

Et le Dr Janet termine sa conférence sur une conclusion toute psychologique qui nous intéresserait peu.

Le fait seul valait d'être porté à la connaissance de nos lecteurs, car il est une preuve de cette sorte de mystérieuse, merveilleuse et rare faculté, qui fait que l'homme voit parfois : ailleurs !

René Le Bon.

Edouard DRUMONT

Quand je pense que quantité de mes compatriotes estiment que Drumont est essentiellement un homme politique, j'ai envie de leur crier : « Mais apprenez donc la Chiromancie, regardez donc quelles influences astrales le mènent et vous verrez ce que le Destin, aidé de la volonté, peut faire d'un homme ! »

Edouard Drumont est un poète dans toute la force du mot, toute l'acception du terme ; c'est un poète de l'Histoire. Sa philosophie n'est que de la poésie ; sa politique est avant tout littéraire. Je ne dirai pas de lui ce que Louis Courier dit de Plutarque, à savoir que pour le plaisir d'arrondir sa phrase, il ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale; mais, toujours et dans tout, la forme, l'harmonie, le bel ordre le préoccupent. Il dit sa colère en termes excellents.

La métaphore, la comparaison, la citation lui sont familières. C'est une sorte de Michelet, mais il est myope. Il a dû, il doit regarder les choses de près, en se couchant dessus, en s'aidant d'une loupe et c'est ainsi qu'il les a vues, qu'il les voit souvent, grossies et redoutables.



Michelet a vu la Nature, l'Infini, de haut et de loin, à l'œil nu, et il en a pénétré les secrets. Poète comme lui, et comme lui épris d'histoire, Edouard Drumont n'a pas étudié la Mer, la Femme, l'Amour, du moins à la manière de Michelet. La Mer pour lui, vue naturellement, vue avec les yeux, non avec l'effort de la pensée, c'est du bleu, du bruit, du vent, la Femme aussi, et l'Amour, une faiblesse quotidienne, hebdomadaire ou mensuelle selon les tempéraments. Tel est son sentiment *intuitif*.

A la réflexion, dans le feu de l'article à faire, de la page à écrire, il peut sur tout cela disserter admirablement, mais ce n'est plus sa pensée de premier jet qui parle. A l'état de repos et de flânerie, la Nature (la Mer, la Femme, l'Amour) ne l'intéresse pas, et pour songer à elle et en discourir, il faut qu'il soit dans l'effort inspiré du travail.

Myope, il voit, au contraire, les objets matériels et rapprochés qui frappent sa vue : une vieille maison, un bibelot ancien l'absorberont. Vous avez le Parisien amant du vieux Paris, l'amateur de raretés artistiques, bibliographiques, etc., etc.

A l'état libre et à sang-froid, il n'a pas la passion des horizons infinis, il ne fuira pas la ville pour la mer ou la montagne, il reste sur ce qui est immédiatement à portée de sa vue. Mais poète, philosophe et érudit, il est évocateur, déductif, analytique, sonore, lyrique et passionné. Peu à peu, il s'échauffe et il prend feu. Un fait présent frappe sa rétine, il s'en empare, puis ferme les yeux, creuse la chose, en appelle au passé, en déduit l'avenir ; il a des visions, il a des fièvres.

Est-ce un devin? Est-ce un prophète? Oui, parce que c'est un poète, et un admirable poète.

Son action est indéniable, c'est un poète social, plus de tous les temps que de son temps. Au demeurant, c'est un très grand homme marqué pour une mission déterminée.

Les deux principes éternels du blanc et du noir, du bien et du mal engendrent, forment, animent les hommes; immuablement, la même proportion d'êtres bons ou mauvais naît, vit et passe, inconsciente, au fond, de ce qu'elle fait de bien ou de mal. Continuellement, la nature crée les mêmes individus, les mêmes esprits passionnés ou indifférents pour les mêmes causes ou les mêmes effets.

Ainsi, Edouard Drumont est le produit de l'éternelle force d'indépendance, en lutte contre l'éternelle force d'oppression. A l'heure précise où l'argent oppressif

gé par la Chiromancie

triomphait, il est arrivé, poussé au jour par la mystérieuse loi des compensations nécessaires, et la Nature l'a, à son insu, préparé, choyé, instruit, armé en vue de l'œuvre à accomplir et, pour l'acquérir, pour l'entraîner, elle lui a imposé l'effort.

Premier point à observer, et que Stern n'aurait pas manqué de relever, lui qui croyait tant à l'influence des noms, elle l'a fait naître sous un vocable oppressif et rude : Drumont, le *mont dru*, la hauteur pénible à gravir. « Tu monteras, mais tu auras du mal » Et il a monté, peinant.

Ensuite, la nature ne l'a pas voulu beau, c'est une cause de faiblesse ; elle l'a fait court et robuste avec une tête léonine, embroussaillée et barbue, au vaste front. La flamme du regard, elle l'a cachée sous une arcade enfoncée, ombragée d'épais sourcils, et elle l'a pour ainsi dire retournée en dedans. « Tu ne verras pas l'étendue normale et colorée des flots, l'infini des espaces, le détail des paysages ; tu verras l'homme, son œuvre, ses actions, et tu ne seras pas distrait de l'étude du personnage par la magie du décor. » Ainsi a voulu la Nature. Et tout cela, tout ce que je viens de dire, la Chiromancie le prouve.



Arrivons donc à l'analyse de la main, nous y verrons manifestés la volonté de la Nature, l'ordre du Destin.

D'aspect général, la main est belle.

Dans cette revue où l'on a lu mon *Petit cours de Chiromancie*, je peux parler en langage presque technique, et je dis que, dans la main de Drumont, la première chose qui frappe, après l'éloquente et forte expression du pouce, si harmonieux et si robuste en même temps, c'est de voir l'influence astrale de Saturne doublée de Mars et de la Lune : ce qui indique l'indépendance, le combat, l'imagination. Avec de telles dispositions, on ne peut être un rimeur à la lune. On est un penseur discret, un observateur profond ; on a une volonté, on la met au service de son ambition. En vérité, Edouard Drumont est ambitieux ; il a le désir d'atteindre au but, non pour la gloire, non pour l'argent, mais pour parvenir au sommet du *mont* que le sort a voulu qu'il gravisse. Ce sommet, c'est le triomphe de ses idées dans la propagation d'une influence sociale ; il se condamne à monter et monte dans un continuel effort.

Mais je veux m'en tenir à présent aux considérations techniques. Je prie mes lecteurs de se souvenir de ce que mon cours a essayé de leur apprendre.

Voyons d'abord, preuves en mains (c'est le cas de le dire), pourquoi Edouard Drumont, étant né poète, a incliné si manifestement vers la olitique ?

Prenons la main gauche, celle qui donne vraiment l'homme tel qu'il est *né*, la droite nous le donnant tel qu'il est devenu.

Drumont n'est pas né politique, dit la main gauche, parce qu'il a les doigts coniques et que les doigts coniques sont plus artistes qu'ouvriers, plus spéculatifs que combatifs ; parce qu'il a la ligne de tête qui prend naissance dans l'imagination, sur le mont de la Lune, et non sur le mont de Mars ; parce qu'il a le mont du Soleil très développé et qu'Apollon l'entraîne du côté de la littérature ; parce que tout, dans cette main, nous révèle l'analyse, la pensée, la poésie.

La ligne de cœur en un beau sillon nous annonce la bonté.

Regardez à présent la main droite.

Cette ligne de cœur ne s'étend plus sous les doigts ; elle commence sous Saturne : tristesses, déceptions ;

la ligne de tête ne descend plus dans l'imagination, mais bien en plein sur le mont de Mars : combat, révolte. La ligne du Soleil ne prend plus naissance dans la Saturnienne, mais bien sur la ligne de tête : idées bouillonnantes, combat pour les convictions, et convictions faites de réflexions et de déductions.

Le pouce, admirable d'égalité au point de vue des phalanges, nous dit bien la Logique s'appuyant sur un raisonnement net et puissant.

Une ligne creuse, longue, partant de la ligne de vie et s'élançant en un sillon creux, rougeâtre, sur le mont de Jupiter, nous prévient de l'ambition d'Edouard Drumont et nous montre que, pour arriver à son but, pour atteindre au sommet du mont, il ne se laisse arrêter par aucun considérant. Personne n'a barre sur un être armé d'une telle ligne; s'il n'est pas fait d'audace, il est fait de sang-froid.

Il n'a peur de rien. Ce n'est pas qu'il soit brave de la bravoure de l'homme d'aventures. La force qui le pousse, sans qu'il s'en doute, lui inspire l'espérance que rien ne peut rien contre lui avant une heure fatalement marquée. C'est un décidé, c'est un beau joueur; aussi ses duels ne l'inquiètent jamais (on dit qu'il est gai, jovial, enjoué quand il se rend sur le terrain). Il n'a pas peur parce qu'il s'est rendu compte de tous les dangers, parce qu'avant de s'engager dans la voie où il est entré, il a vu par la force de son cerveau logique toutes les conséquences Son esprit est déductif et sa volonté forte. Il a le courage de ses actes, il voit juste et de près; il ne se trompe que lorsque ses amis se trompent et le trompent. Edouard Drumont est de ces êtres qu'il ne faut jamais conseiller. A quoi bon? Il va son chemin implacablement, conduit par le mystère, poussé par l'inconnu.

C'est un penseur, c'est un soldat de la plume, un pamphlétaire, parce que c'est un indépendant, un missionnaire social.

Il a horreur de l'injustice, de l'oppression, et tout naturellement, comme il respire. C'est un bon, mais ce n'est pas un tendre et, dans la mêlée, dans le feu de l'inspiration, dans la réalisation de la vision, dans la composition, il devient terrible, il n'est plus lui-même, il est la chose de la force mystérieuse qui est en lui.

Ne lui demandez pas de la sensiblerie, les lignes de ses mains sont creuses, larges et rouges. Il donnera sa vie pour ses idées et il prendra également celle des autres, s'il croit que c'est utile à sa cause.

Il ne peut en être autrement, étant données ses influences astrales, Saturne, Mars et Lune.

Saturne est l'influence dominante. Ce dieu (on entend bien que je parle selon la loi chiromancique en me servant du symbole, on sait ce qu'il signifie) ce dieu, dis-je, règne en maître chez Edouard Drumont. Son influence est à la fois misanthrope et humaine, il doute de son semblable et il est plein de pitié pour l'espèce. Saturne inspire donc à Drumont l'horreur des foules, de la mise en vue, du bruit, des relations faciles et lui fait aimer l'indépendance et la retraite ; joignez à cette influence celle de Mars et vous avez le combatif qui n'a peur de rien ; l'influence lunaire arrivant en troisième, poétique et inspiratrice, et voyez quel mélange d'instincts vous obtenez vers l'agressif et d'imagination savante et colorée !

Où va-t-il? Où va cette force étrange? Que lui réserve l'avenir?

Des combats? Encore des combats? Oui, et non. Au soir de la vie de Drumont, tout paraît devoir s'apaiser, après toutefois quelques assauts et quelques souffrances. Mais il ne tient qu'à lui de mourir dans la paix philosophique, dans le calme d'une retraite ombreuse. Il habitera quelques jours au sommet du *mont* où il arrivera à vivre en philosophe et, de là, songera au néant de nos querelles et à la puissance infinie de l'optimisme, de l'espoir et du pardon.

Eternellement, le bien reste aussi fort que le mal.

A. DE THÈBES.

Les prédictions de Mme Lay-Fonvielle

Plusieurs de nos lecteurs s'étonnent que l'*Echo du Merveilleux* ne leur ait pas donné depuis longtemps des nouvelles de Mme Lay-Fonvielle, la voyante de la place Saint-Georges, et nous demandent si sa « médiumnité » l'aurait abandonnée.

Nous nous empressons de les rassurer. Mme Lay-Fonvielle n'a pas cessé de donner ses consultations. L'influence divinatrice qui se manifeste par son intermédiaire et qu'elle appelle, on s'en souvient, *Julia*, continue de déconcerter tous ceux qui ont la curiosité de l'interroger.

Elle semble connaître par le menu les incidents de la vie de chacun et elle stupéfie les plus sceptiques par la précision des détails qu'elle leur donne sur leur existence intime.

— C'est prodigieux ! me disait un de ces derniers, elle semble être la *conscience* même de la personne qui la consulte.

Parmi les nombreux exemples de lucidité que Mme Lay-Fonvielle a donnés en ces derniers mois, en voici un, rapporté par M. Paul Fesch, qui paraît particulièrement intéressant.

Une mère était venue la consulter pour sa fille.

— Mais elle est pour avoir un bébé.

— Oui, dans trois mois environ.

Julia réfléchit un instant, puis soudain :

— A toi, la mère, je puis te dire cela. Il est inutile de rien préparer pour l'enfant ; tu ne le verras pas.

— Comment ? Je ne le verrai pas.

— Non.

— Tu m'annonces là, Julia, une chose irréalisable. Que l'enfant arrive, vivant ou mort, il faudra bien que je voie, pourtant.

Deux mois après une hémorragie tuait la mère et l'enfant qu'elle portait encore dans son sein.

Quant aux prédictions d'un ordre plus général, si elles sont parfois plus vagues, elles restent rarement irréalisées. Pour ne citer encore qu'un exemple, je rapporterai cette prédiction insérée dans le nº 87 de l'*Écho du Merveilleux* (15 août 1900):

Julia voit en 1901 QUELQUE CHOSE DE GRAVE *concernant le clergé. Elle prévoit de* VIOLENTES DISCUSSIONS. *Elle pressent aussi que les catholiques auront des difficultés avec Rome.*

Le « quelque chose de grave concernant le clergé », et les « violentes discussions » se rapportent évidemment au vote de la loi contre les congrégations. Quant aux « difficultés avec Rome », il est à peine utile de rappeler que l'attitude du gouvernement au moment de la discussion de cette loi fut telle que le Saint-Père menaça de rappeler le nonce.

Or, il était bien impossible, au commencement du mois d'août 1900, de prévoir de tels événements.

Il ne manquera cependant pas de gens pour dire que cette prédiction a été faite après coup. Il n'y a pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

G. M.

LA QUESTION des apparitions de Tilly

Nos abonnés savent avec quel scrupule nous nous sommes astreints, malgré les reproches et même les défections de certains d'entre eux, à faire, depuis plus de dix-huit mois, le silence sur les événements de Tilly-sur-Seulles.

Nous pensions que notre devoir (les intérêts de notre Revue dussent-ils en souffrir) était de nous taire, puisqu'on nous avait laissé entendre que le bruit fait dans la presse autour de ces événements était la principale cause du retard apporté à l'ouverture d'une enquête par l'autorité diocésaine.

Dans cette pensée, nous avons laissé passer les semaines et les mois, avec l'illusion que notre réserve, comme la vertu, serait récompensée.

Nous avions l'espoir, par exemple, que l'Ordinaire prendrait telles mesures qui, sans rien préjuger de la nature des faits, prouveraient néanmoins qu'il ne restait pas indifférent aux incidents prodigieux qui s'étaient déroulés au Champ Lepetit et surtout à l'élan de foi indéniable qu'ils avaient provoqué dans les cœurs.

Nous n'osons plus garder cet espoir. A l'heure actuelle, les choses sont encore en l'état, et, même officieusement, nous n'avons pas été informé que Mgr Amette ait l'intention de s'occuper jamais de la question de Tilly.

Il nous semble permis, dans ces conditions, de conclure que l'évêque de Bayeux se désintéresse complètement des faits et qu'il les considère comme tout à fait négligeables au point de vue théologique...

Nous allons donc, tout en regrettant que Mgr Amette n'ait point cru devoir nous fixer sur cette question autrement que par son abstention, ouvrir de nouveau, dans notre Revue, la rubrique A TILLY, *sous laquelle nous publierons la relation ou la discussion des faits nouveaux qui se produiraient et des faits anciens qui ne seraient point encore connus ou qui le seraient mal.*

Il va sans dire que si l'évêque de Bayeux daignait nous faire savoir que nous avons mal interprété son attitude et nous demandait de continuer à nous taire, nous nous inclinerions devant son désir.

En attendant, nous donnons aujourd'hui les impressions qu'un de nos amis a rapportées d'un récent voyage au Champ-Lepetit.

AUTOUR DU CHAMP

Je viens de passer huit jours au pays des apparitions et ce voyage, tant par les personnes qu'il m'a fait rencontrer que par les conversations qu'il m'a permis de recueillir, m'a prouvé que le souvenir d'un passé merveilleux et l'étude du présent continuent de passionner, de loin ou de près, tous ceux qui ont été témoins des faits et qui ont réfléchi aux enseignements qui s'en dégagent...

Le printemps m'attirait à Tilly. Je m'y suis rendu en suivant le chemin des écoliers. J'ai visité les sanctuaires de Notre-Dame-de-Grâce et de la Délivrande et j'ai évoqué ces délicieuses légendes qui ont su raviver la foi de cette population maritime normande si intéressante et si délaissée...

Tilly a toujours son allure paisible. Dans le faubourg de St-Pierre, sur la route qui dévale vers le bourg, deux constructions nouvelles s'élèvent : un gracieux châlet, la *Villa Nativité*, et, plus bas, une confortable maison qui aura nom *Abri Gabriel.*

L'hôtel Saint-François s'agrandit, se modernise.

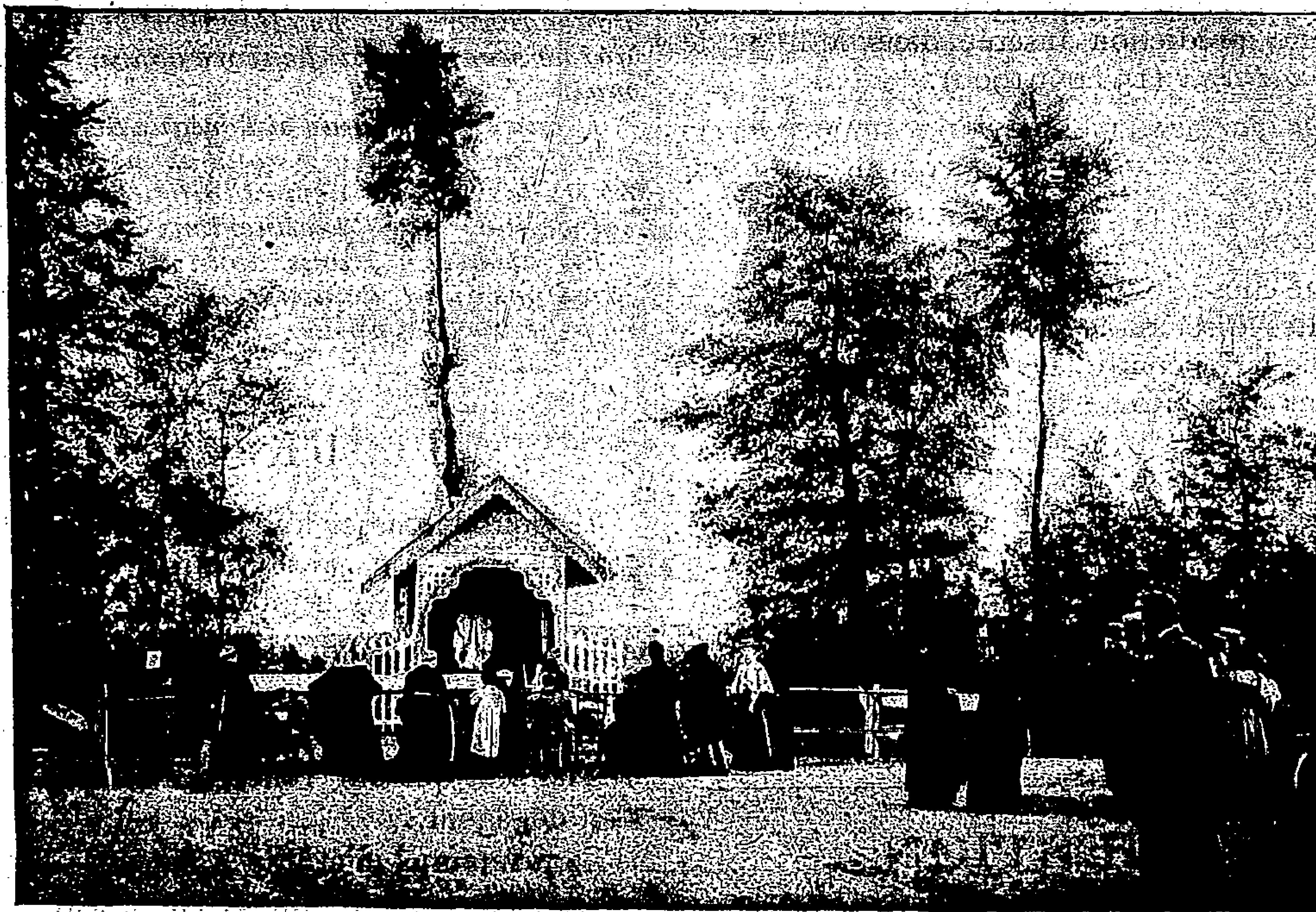
La municipalité elle-même s'est mise en frais en continuant la magnifique avenue de platanes qui borde la route de Caen. Tilly en un mot est plus coquet, plus propre, plus attrayant que jamais.

Dois-je parler encore de son cadre, de sa fraîcheur, de ses prairies, de ses arbres givrés de fleurs ?. . Mais non ; tous ceux qui ont passé par là au mois de mai ont admiré ces gracieux paysages, ces vastes horizons, et ils en ont gardé l'impression ineffaçable.

S'il m'est arrivé parfois de connaître l'ennui, à Tilly je l'ai toujours ignoré. Ici, ma pensée est toujours en éveil. Et, dans l'isolement, c'est la multitude des souvenirs qui revient.

Combien de choses intéressantes vues et entendues depuis plus de cinq ans, depuis les simples et touchantes apparitions de l'Ecole des sœurs jusqu'aux extases plus suggestives du Champ Lepetit!

Et voilà que tout ce qui était chaos à la première heure se fixe et se coordonne maintenant ; tout s'enchaîne et se précise malgré la diversité et l'étrangeté de certaines manifestations.



Le Champ Lepetit (état actuel)

Le but, cette preuve réclamée de l'intervention de l'au-delà, se dégage et justifie la cause et les moyens.

Tout ce qui peut être obscur pour ceux qui n'ont été qu'imparfaitement renseignés s'éclaire d'une lumière intense. A l'évidence des faits matériels vient se joindre l'évidence d'une volonté supérieure qui a su conduire les événements sans épargner les conseils et les enseignements.

Si le cerveau est toujours en activité, je dois ajouter que les jambes ne chôment pas, car il faut gravir les pentes du champ plusieurs fois par jour, étendre souvent les promenades en dehors du bourg, aller glaner des renseignements à droite et à gauche, suivre les offices qui commencent avec l'aurore pour finir au crépuscule dans le chant des cantiques que la piété des fidèles vient adresser à la Vierge à l'occasion du mois de Marie...

L'église paroissiale, elle aussi, s'est transformée ; les autels sont rafraîchis, ornés maintenant de statues, festonnés de fleurs, et je puis ajouter qu'elle devient trop petite : un indiscutable réveil de foi s'est spontanément manifesté dans Tilly.

CHEZ LE DOYEN

Chez le Doyen je reçois l'accueil cordial habituel. L'excellent prêtre est tout entier à la préparation de la première communion qui doit avoir lieu le dimanche suivant.

Mais qui veut être renseigné doit être indiscret, et je tombe à l'improviste chez lui toutes les fois qu'il rentre au presbytère. J'assiste à ses repas qu'il prend à la hâte, l'accablant de questions auxquelles il répond avec son calme et son aménité ordinaires. Il me confirme, ce que je n'ignorais pas du reste, que de tous les points de la France on se préoccupe toujours de l'avenir des apparitions.

— « J'observe et je note, me dit-il, et si ma mission « se termine là, j'aurai du moins la satisfaction de « l'avoir accomplie avec sincérité. »

DEVANT L'ORMEAU

Au champ, c'est désormais le silence et la solitude ; les boutiques des forains son fermées, couvertes

de moisissures, enchâssées dans les herbes folles.

Rien de plus reposant toutefois que cette première verdure de mai qui encadre la petite chapelle toujours ornée de fleurs et d'ex-voto.

De temps en temps quelques personnes pieuses viennent isolément y prier encore ; Marie Martel s'y abrite pour dire son rosaire journalier. L'ormeau desséché, dépouillé de son écorce est toujours là, tout noir au milieu des feuilles naissantes.

Que nous sommes loin des manifestations bruyantes d'autrefois ! Les conversations animées, les chants des cantiques et des hymnes, l'affairement de la foule secouée par l'émotion, tout cela n'existe plus.

Ce n'est plus maintenant, à l'heure des rares réunions, que le murmure monotone des *Ave*. Une atmosphère de respect enveloppe la blanche statue de la Vierge. On converse à voix basse. Une sorte de mélancolie a succédé aux expansions de la première heure.

MARIE MARTEL

Quand j'arrivai à Tilly, Marie Martel était malade depuis longtemps déjà. Elle voulut bien me recevoir.

L'état de la pauvre fille me fit pitié. Je la trouvai dans la cuisine de Mme Henry, sa mère adoptive, près de la fenêtre, étendue dans un fauteuil, la tête renversée sur l'épaule.

Un indicible sentiment de souffrance se lisait sur ses traits fatigués. Elle était fraîche cependant et n'avait pas cette pâleur maladive qui met un masque impressionnant sur le visage de ceux qui souffrent, mais ses yeux demi-clos, son nez pincé, son sourire plein d'amertume, laissaient assez deviner son état.

Immobile, elle n'avait pas la force d'égrener son chapelet; elle ne put même pas répondre à mes questions.

Pendant une demi-heure, je l'observai ; pas une plainte ne sortit de ses lèvres.

— « Apprends donc, mon enfant, à souffrir sans te plaindre », lui disait il y a deux ans la voix de l'apparition.

LA DERNIÈRE EXTASE

Quelques prêtres sont venus, désireux de se rendre compte de l'état actuel de la question ; ils l'ont étudiée de loin acceptant toutes les versions, troublés par l'incohérence des on-dit. Ils veulent assister à l'extase probable du 3 mai, jour de l'invocation de la Sainte-Croix, car Marie doit entendre ce jour-là la voix de la « Vierge ».

On sait que, depuis longtemps déjà, Marie ne *voit* plus; mais qu'elle *entend*. Qui sait si cette fois, elle ne *verra* pas de nouveau ?

L'heure impatiemment attendue est arrivée. A deux heures la voyante descend de la carriole de Mme Henry. Elle est si faible qu'il faut presque la porter pour franchir les cent mètres qui la séparent de l'endroit où elle va prier d'habitude.

En y arrivant, elle s'affaisse sur une chaise et commence la récitation du rosaire. Au milieu du second chapelet, ses yeux se fixent dans le ciel; elle se lève, fait quelques pas et tombe à genoux.

Alors, dans un élan de foi qu'on ne saurait décrire, elle clame des supplications au Sacré-Cœur :

« Oh ! ! Mon Jésus ! ! Miséricorde ! »

Son visage s'est transfiguré, ses yeux largement ouverts et très mobiles détaillent un spectacle qui semble la ravir.

Une grande émotion s'empare des spectateurs et les larmes longtemps contenues par le respect humain commencent à couler de tous les yeux.

J'ai assisté à bien des extases, mais j'affirme que cette dernière était belle entre toutes.

Pendant 35 minutes Marie à genoux, les bras en croix, s'absorbe dans l'oraison tout en écoutant la voix qui l'encourage et la dirige. Il lui est enjoint de prier pour le Saint-Père, pour le clergé, pour la réparation des blasphèmes, pour les âmes du Purgatoire. L'adoration permanente du Saint-Sacrement lui est recommandée d'une manière spéciale.

L'extase prend fin, Marie se relève et, après quelques prières va rejoindre la voiture qui doit la ramener chez elle. On l'entoure, on l'interroge. Souriante elle répond, mais vaguement ; il semble qu'elle soit encore pénétrée de la beauté du spectacle entrevu, qu'elle cherche à revivre ces quelques minutes de bonheur qui lui sont accordées maintenant avec tant de parcimonie...

CHEZ LA VOYANTE

La jeune fille recherche plus que jamais l'isolement. La maison de Mme Henry lui suffit et, quand sa santé le lui permet, elle se remet avec ardeur aux petits travaux du ménage. Jamais elle ne sort que pour aller à l'église ou au Champ, fidèle à la promesse qu'elle a faite et à l'ordre qu'elle a reçu d'y venir prier chaque jour.

Marie n'est pas taciturne, loin de là, et, quand ses souffrances lui laissent quelque répit, son caractère enjoué et enfantin réapparaît; elle est gaie sans affectation, rieuse même ; mais combien rares ces éclaircies dans sa sombre vie de compatiente !

C'est ainsi qu'à l'heure présente il faut comprendre la voyante, et pour ceux qui ont su saisir les sentiments délicats dont son cœur garde le secret, il est facile de se rendre compte que le souci qu'elle donne

bien involontairement à sa mère adoptive est pour elle, dans l'ordre matériel, le fardeau le plus lourd qu'il lui soit donné de supporter.

Autour de l'humble fille, des manifestations d'un ordre plus intime se produisent. Manifestations merveilleuses et consolantes dont je ne puis malheureusement entretenir le lecteur, car la discrétion m'a été imposée.

QUELQUES IMPRESSIONS

« Plus nos gouvernants accentuent leur guerre à « toute croyance, plus il semble que le sentiment « public tienne à multiplier les marques de son atta- « chement à la vieille foi nationale », écrivait dernièrement dans le *Correspondant* L. Joubert.

Cette pensée me revenait à l'esprit le dimanche 5 mai quand j'assistais aux longs offices de la première communion.

J'étais émerveillé de l'attitude recueillie de la foule qui se pressait dans l'église paroissiale.

Dans cette petite ville privilégiée il est incontestable qu'un grand sentiment religieux a germé et s'est développé, et, sans vouloir étudier ici les preuves qui pourraient militer en faveur de l'ordre élevé des apparitions, cette recrudescence de foi qui en fut le résultat immédiat, spontané et durable vient à point pour fortifier ma pensée.

Quoiqu'on puisse dire et penser, Tilly est encore un endroit où l'on éprouve des émotions douces et pénétrantes.

« — J'y suis venu et j'y reviendrai, me disait M. « B..., du Mans; parce que j'ai contracté une dette de « reconnaissance envers la Sainte Vierge qui a mira- « culeusement guéri mon enfant. »

« — J'y suis venu pour la première fois, mais ce ne « sera pas la dernière, me disait encore un ecclésias- « tique de Seine-et-Marne. »

« — Nos prêtres bretons viendront retremper leur « foi à Tilly, ajoutait M. M..., de Vannes. »

« — J'ai fait le voyage de Nice à Tilly pour y passer « vingt quatre heures et je repars le cœur plein « d'espérance, concluait l'abbé R. . »

Ces paroles sont éloquentes, et les lecteurs de l'*Echo* qui ont suivi avec quelqu'intérêt les mystérieux événements de là-bas peuvent se convaincre qu'à l'heure présente l'indifférence n'a pas encore tué Tilly et que cette parole empruntée au poète : « *Desinit in piscem* » qu'un membre du haut clergé du Calvados lui appliquait récemment, est, à l'heure actuelle, tout au moins prématurée.

Marquis de L. L.

A CAMPITELLO

Nous avons reçu du R. P. abbé des Bénédictins, de Marseille, la lette suivante :

Abbaye d'Erbalunga, 11 mai 1901.

A Monsieur S. Th. L.

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, pour me demander des détails authentiques sur la visite que j'aurais faite à Campitello le 26 septembre 1900, en compagnie de M. le curé d'Erbalunga, de M. l'aumônier des Bénédictines d'Erbalunga et du R. P. dom Quilichini, bénédictin de Marseille.

J'ai eu le tort de ne point vous répondre et je vous en demande pardon. Ce qui m'a empêché de le faire a été l'appréhension que ma lettre sortît du caractère d'intimité et fût publiée dans l'*Echo du Merveilleux* ou autre, ce que je n'aurais voulu à aucun prix.

Mais voici que sur le bateau qui m'amenait ici hier j'ai lié conversation avec un passager corse très convenable, sage et judicieux, qui m'avait abordé et entrepris aussitôt sur Campitello au sujet duquel il voulut avoir mon avis définitif. Il me dit avoir appris que j'étais très opposé à la croyance, à la réalité des apparitions de la T.S. Vierge et que je regardais tout cela comme diabolique.

Je l'arrêtai aussitôt et lui dis être très peiné qu'on me prêtât de tels sentiments; je le priai et lui fis même une obligation de dire à tous ceux qui lui parleraient de moi, que je tiens au contraire, jusqu'à présent (et en attendant avec pleine soumission la décision qui sera prise par l'autorité ecclésiastique), pour la réalité des Apparitions et pour leur origine divine ; mais que je me gardais bien de prononcer, le surnaturel divin étant quelquefois mêlé au naturel, et au surnaturel diabolique ; que c'était à l'Eglise à distinguer ces divers éléments ; mais que l'ensemble des faits constatés me semblait être du surnaturel divin et que mes réflexions depuis le 26 septembre m'avaient confirmé dans cette conviction.

Je ne pourrais que vous redire le récit que j'ai fait dans le temps à M. le curé de Campitello qui a dû conserver ma lettre, plusieurs choses se sont effacées depuis de ma mémoire, et je craindrais de n'être pas assez exact.

Je vous dirai cependant que j'ai vu ce soir-là six personnes en extase, sans compter un nommé Martin, domestique, je crois à Bigorno, et une jeune personne à laquelle, à tort ou à raison, je n'ai voulu attacher aucune importance.

Les six étaient une vénérable dame d'une soixantaine d'années, une autre nommée Sammarcelli, de vingt-deux ans, je crois, deux de treize, quatorze ou

quinze ans, Perpétue Lorenzi et X..., enfin deux de onze ou douze ans, Rosa Pradacci et Contessa Lorenzi.

J'ai vu les lois de la pesanteur et de la chaleur renversées : Perpétue Lorenzi portant d'une seule main, pendant près d'une heure, une grande croix de bois pesant 25 kilos, la petite Rosa Pradacci tenant sa main droite au dessus de la flamme du cierge qu'elle portait de la main gauche, tellement près que parfois sa main étouffait la flamme et éteignait le cierge. J'ai vu ce cierge ardent tenu par elle sous sa gorge pendant que sa tête, dans la position d'une fervente prière, était levée au ciel ; je l'ai fait constater par le R. P. Quilichini.

J'atteste encore que j'ai passé plusieurs fois une lumière devant les yeux ouverts de la petite Rosa et de la petite Contessa sans réussir à exciter le moindre mouvement des paupières; que comme le terrain était montueux, pierreux et difficile, j'étais inondé de sueur et que sur les visages des extatiques n'apparaissait aucune trace de sueur, etc. ; que cette croix portée avec tant de facilité et de grâce par les enfants en extase ayant été remise à Mlle Lalena Parsi qui était dans son état naturel, celle-ci la porta pendant quelques instants des deux mains avec grands efforts et la rendit à un autre ; que les extatiques ayant remis la croix en son lieu sur le rocher après la procession, ils la baisèrent avec amour et se retrouvèrent aussitôt dans leur état ordinaire. Je remarquai l'étonnement et la gêne de Mlle Perpétue à qui la petite Rosa avait dans l'extase fait tomber des gouttes de cire dans les yeux, ce que j'avais vu avec une certaine terreur. Elle ne se souvenait de rien et ne s'expliquait pas la présence de cette cire.

Une chose très émouvante a été le chant par les extatiques, tenant la Croix, du Cantique : *Perdono mio Dio e pietà* ; plusieurs des assistants pleuraient, et une chose très gracieuse, la petite Contessa ou la petite Rose se détachant de temps en temps du groupe pour commander, régulariser, arrêter la procession. Ces enfants semblaient alors des anges avec une grâce et une dignité incomparables et tous leur obéissaient.

Voilà ce que j'ai vu, ce sur quoi *je n'hésiterais pas à prêter serment.*

Agréez, Monsieur, avec mes excuses, l'hommage de mon profond respect.

† FR. J. CHRISTOPHE G.,
abbé.



Une des voyantes de Campitello, Madeleine Parsi, en religion sœur Marie-Catherine, photographiée le jour de sa prise de voile.

Un Médium Allemand

Mme Anna Rothe

Un de nos plus anciens abonnés nous écrit :

Mme Anna Rothe est un médium allemand fort connu qui obtient surtout le phénomène des apports. Elle a récemment traversé Paris et nous avons assisté à une séance qu'elle a donnée chez Mme Ruffina Nœggerath, l'auteur de la *Survie*, bien connue dans le monde du spiritisme, et dont le salon si intéressant et si curieusement cosmopolite a été décrit ici même par M. Malet, dans un de ses « Reportages dans un fauteuil ».

Une quinzaine de personnes, environ, assistaient à cette séance, parmi lesquelles le prince Wisnewsky et la princesse Wisniewska, la princesse Karadja, MM. Hugo d'Alési, George Malet, Baudelot, etc.

Le médium est une femme âgée d'environ quarante ans, maigre, pâle, vêtue de noir, avec de vrais yeux de médium, véritablement flamboyants. Illettrée, paraît-il, elle est la femme d'un cordonnier.

On l'a complètement déshabillée avant la séance et rhabillée avec du linge et une robe de chambre à la maîtresse du logis. Cette robe de chambre, soit dit par parenthèse, a des manches étroites, boutonnées aux poignets.

Mme Rothe opère en pleine lumière : deux grandes lampes sur la cheminée ; deux grandes lampes sur un piano, des bougies en appliques. On y voit comme en plein jour.

Elle est assise derrière une petite table en bois blanc recouverte d'un tapis court, table qui est levée et retournée devant nous. Dans le coin du salon où elle est placée s'élève une sorte de tente formée d'étoffes algériennes tente très ouverte, aux plis relevés très haut, que nous visitons et où il n'y a rien, ni dans la tente même, ni dans les plis des rideaux.

A peine s'est-on assis autour de la petite table, formant une sorte de chaîne, que des coups très distincts sont frappés dans le bois ; le médium paraît entrer en transe, puis il parle en allemand, d'une voix grêle, avec beaucoup de volubilité et d'agrément, au dire des personnes qui comprennent. C'est une fillette qui s'est incarnée en elle.

Le premier apport fut un livre que le médium parut tirer de sous la table, près des genoux de M. H. d'A. C'est toujours sous la table ou derrière le rideau que Mme Rothe, d'un geste rapide, semble prendre l'objet qu'elle présente comme un apport. A cause, m'explique-t-on, que l'ombre (relative) qui existe sous la table et derrière le rideau flottant de la petite tente facilite la recomposition des objets fluidifiés. Je répète qu'il n'y a certainement rien de déposé d'avance sous la table ou derrière le rideau.

Il y eut ensuite de nombreux apports de fleurs, puis l'apport d'un petit cadre en métal contenant une photographie.

Le dernier apport de fleurs eut lieu vers onze heures du soir ; la séance durait depuis neuf heures ; ce dernier apport contenait des pensées très fraîches.

Dans l'intervalle, Mme Rothe parla et même chanta en allemand. Les discours en vers qu'elle débita étaient empreints, d'après les personnes entendant l'allemand (il y en avait là plusieurs), d'une grande élévation de pensée et de beaucoup de poésie.

Mme Rothe devait donner quelques autres séances, auxquelles je me promettais d'assister ; mais, souffrante, elle a dû quitter Paris. E. G.

LA MORTE IRRITÉE

Un de nos plus distingués confrères, M. François de Nion, vient de publier un livre étrange et passionnant (encore que, par quelques détails, il nous paraisse un peu pervers), la Morte irritée. *Dans ce roman, M. de Nion nous décrit les hantises que subit un jeune homme, Nicolas de Flamel, dont la première femme, Repsa, morte, « revient » troubler l'union qu'il a contractée avec une autre. Nous avons demandé à l'auteur quel était le fond de vérité que recouvrait ce roman. Il nous a répondu par l'aimable et très intéressante lettre que voici :*

28 *bis*, boulevard du Château, Neuilly.

Mon cher confrère,

Je suis très flatté que vous vous soyez intéressé aux aventures de ma *Morte*, d'autant plus que mes confrères et amis de la presse, d'ordinaire très bienveillants pour chacun de mes ouvrages, ont paru renacler devant celui-ci, montrant une fois de plus, — et l'expérience a été pour moi des plus intéressantes — combien certains de notre époque répugnent au surnaturel, lui *en veulent*, se bouchent les yeux devant le mystère, tout prêts à l'insulter s'il insiste. Le mystère ! Est-ce qu'il existe ? Est-il possible, quand le boulevard est plein de monde, que l'absinthe verdoie, que les automobiles rugissent et que les femmes passent en serrant leurs jupes sur leurs croupes, est-il possible qu'il y ait des envers noirs à cet endroit grossièrement et triomphalement lumineux de la vie ? — Et puis, cela ne me touche pas ; l'altruisme, les questions sociales, le fonctionnement de l'énergie, voilà ce qui importe, ce qui m'occupe ! — Cependant, cher ami, tout cela s'effondrera, tout cela n'aura plus la plus petite existence le jour... — Eh bien, le jour ? — Le jour où tout brusquement sera mort avec nous. Et alors, *ce qu'il y a de l'autre côté*, aura fichtre, mon cher, un peu plus d'importance que le reste... d'autant que cela durera plus longtemps.

Alors vous voyez votre interlocuteur s'assombrir, vous regarder d'un œil sévère comme si vous aviez dit, — et vous avez dit, en effet, — quelque chose de malséant, s'éloigner plus ou moins amicalement; c'est que vous avez évoqué devant lui LA MORT, que vous lui en avez montré la possibilité, indiqué la *présence*... il ne vous le pardonnera de longtemps.

Vous, au contraire, vous voulez bien me dire que le livre vous a plu et me demander — parce que vous avez le sens *pratique* du mystère comme ceux qui l'acceptent et le manient, — ce qu'il y a de vrai dans la *Morte irritée*, quels sont les fils réels sur lesquels la trame court et se chaine?... et me voilà embarrassé comme je l'ai été dans ce livre même, chaque fois qu'à un petit frisson, à un signe furtif, j'ai compris que je touchais, comme quand on sonde une eau sombre avec une ligne fuyante et vacillante, chaque fois que j'ai senti toucher dans le ténèbre de *l'autre côté* quelque chose qui ne devait, qui ne voulait pas être atteint.

Le fond de l'histoire est vrai, le mensonge de Repsa, chrétienne et se disant juive, redoutant le signe de croix, revenant d'escapades étranges et jamais révélées, son intérieur et sa vie bizarre, son Emilia, sa mort, tout est vrai, mais *la suite*, la hantise progressive, les venues, les manifestations, l'empoisonnement de la demeure par ce cadavre d'âme qui pourrit tout à l'entour... cela fut peut-être plus rêvé, plus inventé, plus craint par Nicolas de Flamel que vrai, vrai dans la réalité apparente et transitoire des choses.

Et c'est ce que j'ai tâché d'exprimer, — on me l'a reproché, — en laissant un doute, en fournissant toujours, comme cela fut en effet dans la vie, une explication naturelle et satisfaisante au phénomène inquiétant et mystérieux. Notez que presque toujours cette explication, cette excuse est prête, est offerte par notre besoin d'échapper à la certitude du fait extra-sensible, et que plus le signe fut menaçant, supérieur, plus son interprétation peut prêter aux basses plaisanteries qui réconfortent. Isis est une vierge qui ne souffre pas qu'on soulève sa robe et qui se défend, plus habile qu'une violente, avec des sarcasmes et des facéties.

Donc : tout ce qu'il y a de plain-pied, de terrestre, de préparatoire dans le roman auquel vous voulez bien vous intéresser et qui vous vaut cette trop longue lettre, tout cela est vrai, absolument... Le reste, la partie qu'on appelle fantastique,... eh bien, je ne sais, je n'ose affirmer, j'hésite.

C'est d'ailleurs parce que nous ne voyons qu'une face des choses que nous donnons et que nous concevons une explication naturelle et une surnaturelle de faits qui nous frappent ; si jamais la fausse barrière établie entre les deux s'abat, quand on saura que tout est sur un même plan avec seulement des formes différentes de manifestations, comme tout sera simple et acceptable. Mais voilà, les hommes tels qu'ils sont de leur vivant, réunis et aveuglés par leur matérialisme têtu, abattront-ils jamais la cloison entre ces deux chambres, l'une obscure, l'autre claire, que sont la vie et la mort ? C'est ce dont je doute un peu et c'est pourquoi j'ai moi, romancier entré dans le mystère par occasion, par curiosité, *par obligation*, une admiration et une sympathie sincère et vive pour ceux qui, comme vous, mon cher confrère, vous penchez constamment — sans dédaigner pourtant les batailles de la vie — sur ce puits d'attirances et d'épouvantements.

Je suis bien heureux, en cette circonstance, de vous dire l'une et l'autre, en vous serrant bien cordialement les deux mains. FRANÇOIS DE NION.

LA GUÉRISON MERVEILLEUSE

Du Peintre Eugène DIAZ

Mon article sur la guérison merveilleuse du peintre-compositeur Eugène Diaz, que les médecins condamnaient, et que Mlle Virginie Louvet a sauvé et, en quelque sorte, ressuscité, grâce à son eau, m'a valu des monceaux de lettres. J'ai répondu ou fait répondre aux premières arrivées ; mais je n'ai pu le faire à toutes. Elles étaient trop.

Je réponds donc, et je m'en excuse, par la voie du journal : Mademoiselle Virginie Louvet habite galerie de Valois, 136, au Palais-Royal.

Sa petite boutique, pendant toute cette quinzaine, n'a pas désempli. On a revu chez elle l'affluence qu'on a vue jadis chez Mlle Couédon.

Rien de plus modeste que cette boutique, que l'étroit réduit qui la continue, et que l'unique et modeste chambre du premier étage, la chambre même de la guérisseuse, où, à tour de rôle, les malades qui ne peuvent se faire soigner à domicile, prennent leurs bains. Ça n'a rien de commun avec les maisons de santé, pareilles à des châteaux, où des docteurs en renom traitent les clients riches. Mais (soit dit sans vouloir faire de comparaison désobligeante) du logis de Mlle Louvet, on est, du moins, sûr de sortir guéri.



VIRGINIE LOUVET

Ne fût-ce, au reste, que pour voir cette installation rudimentaire et pour causer quelques instants avec celle qu'Eugène Diaz n'appelle plus que « la bonne mademoiselle Louvet », on ne perd pas son temps à aller rendre visite à la guérisseuse.

Virginie Louvet, avec son tablier blanc, est un « type » qu'il faut connaître et entendre parler.

— Mon secret ? Peuh ! Rien du tout. Ce que je mets dans mon eau, c'est ce qu'on met dans le pot-au-feu.

N'essayez pas d'en savoir davantage. Virginie Louvet saura déjouer vos questions. Elle y répondra avec un esprit matois, des réparties originales et sentant le terroir ; mais, comme on dit, elle ne se « coupera » pas.

Non pas qu'elle veuille s'enrichir ! Elle donne tout ce qu'elle gagne. Seulement, elle est défiante ; elle ne veut pas que son secret lui soit « surpris » et devienne celui de gens qui, peut-être, s'en serviraient pour exploiter le pauvre monde.

— Je le confierai, dit elle, à qui j'aurai choisi. Mais, vous pouvez en être sûr, je ne l'emporterai pas dans la tombe.

Parmi les guérisons opérées par Virginie Louvet (parmi celles du moins dont je suis autorisé à parler en citant les noms) il en est une encore plus étonnante peut-être que la guérison d'Eugène Diaz. C'est celle du jeune fils de M. Savine, l'ancien éditeur qui publia tant d'œuvres retentissantes.

Le jeune Savine était atteint (ce sont les expressions mêmes des certificats) d'une entérite pseudo-membraneuse avec complications.

Il avait suivi divers traitements, il avait fait plusieurs séjours à Châtel Guyon — le tout sans résultat. Les médecins, de guerre lasse, avaient déclaré leur science impuissante. Virginie Louvet, en quelques semaines, guérit l'enfant radicalement...

Le fait a été constaté en bonne et due forme — et le document authentique, comme d'ailleurs tous ceux qui constatent les autres guérisons opérées par Virginie Louvet, est à la disposition des personnes qui, comme saint Thomas, voudraient voir pour croire.

G. M.

ÇA ET LA

Chiffres fatidiques

L'Intermédiaire des chercheurs a retrouvé une vieille chronique de l'*Evènement* dans laquelle Monselet faisait remarquer combien le chiffre 17 avait toujours été fatal à la famille Napoléon.

L'ex-prince impérial a été frappé de 17 coups de zagaie.

Les lettres qui forment le nom de Napoléon Bonaparte sont au nombre de 17. 1808, date de la naissance de Napoléon III, donne, par l'addition des chiffres, le nombre 17.

1826, date de la naissance de Mlle de Montijo, donne également 17.

De 1853, époque de leur mariage, à 1870, époque de leur déchéance, 17 années s'écoulent.

Le prince impérial, à la mort de son père, avait 17 ans.
Le lieutenant Carey, 17 lettres.

Enfin, et ceci est le bouquet, si vous additionnez les chiffres de 1862, date de la naissance du prince Victor, vous aurez 17, qui était précisément son âge à la mort du fils de Napoléon III.

Une aveugle qui recouvre subitement la vue

Voici un fait curieux que l'on peut rapprocher du cas de Jean Mafourlin, dont notre Directeur parlait dans un de ses derniers articles.

Une jeune fille de Livourne, habitant le quartier dit de Venise, sourde et muette de naissance, avait, par surcroît, perdu la vue depuis plusieurs années. Le 9 du mois de mai, elle ressentit une forte douleur dans la région temporale. Elle poussa un cri aigu ; elle venait soudainement de recouvrer la vue.

Le peuple a crié au miracle et a fait une quête pour offrir un présent à sainte Lucie.

La famille Saboureau

Nos lecteurs se souviennent certainement de la famille Saboureau, et de la petite Renée dont les facultés médianimiques étaient si extraordinaires.

M. Saboureau vient d'être victime d'un grave accident qui a motivé son admission à l'hôpital Baujon où il devra rester en traitement sans doute de longues semaines.

De ce fait, la misère est entrée dans la maison de ces braves et honnêtes gens. Sur sept enfants, la mère en a encore quatre à sa charge, quatre fillettes, et elle est sans ressources !

Nous faisons, de notre côté, tout ce que nous pouvons pour lui venir en aide. Mais nous ne pouvons faire assez et nous nous adressons aussi au bon cœur de nos lecteurs.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite du « Glossaire de l'Occultisme et de la Magie » de Jean Darlès, la suite de « La vie d'une Possédée » par l'abbé Thorey, et une communication de M. A. Erny sur le Magnétisme curatif.

A TRAVERS LES REVUES

L'ÉPREUVE DU FEU EN OCÉANIE

La revue allemande *Uebersinnliche Welt*, en rappelant les tours exécutés par les Aïssaouas qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1900, cite des faits assez curieux et tout aussi difficiles à expliquer.

En janvier 1899, le colonel Gudgeon, résidant anglais dans l'île de Rarotonga (archipel Cook), fut invité par un prêtre à assister a « l'épreuve du feu » pour lui donner une preuve de son pouvoir magique. Outre le colonel Gudgeon, il y avait trois autres Européens présents. Ils virent tous le prêtre marcher les pieds nus sur des pierres rougies au feu et disposées en cercle, sans se faire aucun mal, tandis que des branchages qu'on jeta dessus prirent feu instantanément.

On pourrait alléguer un « truc » quelconque pour expliquer l'immunité du prêtre. Mais voici le plus surprenant. Les quatre Européens ayant témoigné le désir de risquer aussi l'entreprise, le prêtre n'hésita pas à accueillir leur demande, et, lorsqu'ils se furent déchaussés, il les mena jusqu'aux pierres, en disant à celui qui marchait en tête : « Je te donne ma bénédiction, conduis tes amis. »

Les Européens marchèrent donc à leur tour sur les pierres brûlantes *sans se blesser*, sauf l'un d'eux qui se fit des brûlures aux pieds. Le prêtre expliqua ces blessures en disant que le bleseé avait regardé derrière lui en marchant sur les pierres sacrées. Gudgeon dit qu'il peut à peine décrire les sensations qu'il éprouva. Il savait qu'il marchait sur des pierres ardentes, il en ressentait la chaleur consumante et cependant n'eut aucune blessure. C'était, dit-il, comme si ses pieds avaient, pendant la marche, éprouvé de légères secousses électriques.

Voici un autre exemple de faits analogues. Dans les îles Fidji (Océanie), la caste supérieure a seule, d'après la croyance populaire, le don de marcher à travers le feu sans se blesser. Dans les grandes fêtes religieuses, les membres de cette caste affirment ce pouvoir en marchant à la file sur des dalles rougies au feu et disposées en cercles qui ont parfois dix mètres de diamètre.

On a tenté de donner une explication naturelle de ces faits en disant que la différence énorme de température entre la peau et la pierre ardente provoque la formation instantanée d'une couche d'air humide qui forme cuirasse contre le feu. Mais cette explication, valable peut-être pour un contact instantané, comme celui du bras de l'ouvrier avec du métal en fusion, est inadmissible dans le cas d'une marche prolongée sur des pierres brûlantes.

Il faudrait plutôt admettre la puissance de l'autosuggestion, la croyance enracinée et inébranlée du patient à son invulnérabilité.

LES LIVRES

Le livre si intéressant de M. le professeur Flournoy a donné à réfléchir à bien des personnes qui n'avaient vu jusqu'ici dans le merveilleux que le produit de l'illusion ou de la supercherie. Mais, quelque bien documenté que soit l'ouvrage *Des Indes à la Planète Mars*, il est évident que le savant professeur n'était pas dans l'état d'âme voulu pour discuter en toute impartialité une question si controversée.

Aussi la Société d'Etudes psychiques de Genève a-t-elle cru devoir examiner de près la thèse soutenue par M. Flournoy et elle présente aujourd'hui son point de vue dans un volume : « Autour *des Indes à la Planète Mars* », qu'il faut avoir lu.

(Un volume in-8° de 222 pages : 2 fr. 50.— Georg et Cie, éditeurs, Bâle et Genève. — Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris.)

***

Le premier numéro de l'*Argus des Revues* vient de paraître ; cette publication documentaire contient les titres de près de cinq mille articles de Revues, classés par ordre alphabétique ; ces articles ont été extraits de mille revues françaises et étrangères. L'*Argus des Revues* est mensuel.

Tous nos souhaits à notre laborieux confrère !

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10